

sentiments dont leur cœur est fort éloigné. Plus d'un, sachant à qui il avait affaire, s'était appliqué, avec l'énergie du désespoir, à jouer le rôle d'amoureux sincère. Mais, comme on leur imposait un long stage, ils finissaient tôt ou tard par se trahir, pareils à ces faux aveugles qui ne peuvent se retenir d'ouvrir un oeil quand l'aumône des âmes charitables se fait trop attendre.

Ainsi Louise de Champberteux, avec des millions, un cœur d'or, une intelligence remarquable, prenait le chemin de rester longtemps fille.

En attendant qu'elle eût un homme à aimer,—si jamais ce jour devait venir,—elle s'était prise, pour Jeanne, de cette admiration naïve et passionnée que les êtres bons et simples accordent sans jalousie à ceux qu'ils reconnaissent supérieurs. Elle passait de longues minutes à contempler la jeune femme avec une ferveur recueillie. Malheur à ceux qui discutaient, en sa présence le goût, l'intelligence, la personne ou seulement la couleur d'un des rubans de sa belle amie !

—Ah ! si je lui ressemblais, comme je serais aimée ! se disait-elle souvent.

Ce soir-là, en quittant le salon de Jeanne, elle pensait :

—Si je lui ressemblais, M. de Vievicq m'aimerait peut-être !

Elle croyait emporter son secret. Mais Javerlhac, dont les yeux de fouine voyaient tout—et qui ne lui pardonnait pas de l'avoir refusé—dit tout bas à madame Hémery, en lui désignant du regard mademoiselle de Champberteux qui passait la porte :

—Si le beau monsieur qu'on vous a présenté ce soir n'est pas un maladroit, je crois que celle-là pourra enfin commander sa couronne d'oranger.

Et la dame interpellée, dont les yeux, pour être fort beaux, n'en passaient pas pour être moins bons, répondit :

—Bah ! mon cher. Vous n'y êtes pas. A la couronne d'oranger, ce héros de roman m'a tout l'air de préférer

celle d'églantine.

C'était la fleur que Jeanne portait dans les cheveux.

—Possible, dit Javerlhac en montrant la porte qui venait de s'ouvrir ; mais voici un amateur plus sérieux.

Lord Mawbray faisait son entrée avec cette correction irréprochable, bien qu'un peu froide des gens de haute éducation de son pays. C'était un homme de vingt-huit ans, aux proportions trop athlétiques, peut-être, pour nos goûts parisiens. Il rappelait, par la disposition de sa barbe et de sa chevelure, le visage du prince que les Anglais copient volontiers, de même que leurs filles et leurs femmes nourrissent, en général, la louable ambition de ressembler à la princesse de Galles.

Mawbray était beau ; il était fort riche ; ses équipages étaient les mieux tenus de Paris ; il était l'homme à la mode du moment et, le jour où il aurait assez de la France, il n'aurait qu'à faire une traversée d'une heure vingt minutes sur son yacht pour être l'un des grands seigneurs d'Angleterre. Tous ceux qui le connaissent savaient pourquoi, depuis l'hiver précédent, il était assidu dans le salon de la rue de Varenne. Et tous, ceux qui connaissaient Jeanne étaient parfaitement convaincus que si elle devenait lady Mawbray, ce serait un peu pour les millions du lord et pour ses chevaux, mais beaucoup pour la couronne de pairasse qui la coifferait si bien aux "drawing-rooms" de Windsor et de Sandringham.

—Je vous ai vu ce matin au bois, lui dit-elle, avec vos amours de poneys. Quelles adorables bêtes, et comme vous les menez ! Il n'y a qu'en Angleterre que l'on peut trouver une main comme la vôtre.

—Oh ! mes poneys se mènent tout seuls. Vous me donnez un mérite qui leur appartient. Si vous voulez me permettre de les arrêter un jour à votre porte, vous leur ferez l'honneur de prendre les rênes, et vous verrez